

Jean-Baptiste Eczet

**Amour vache. Esthétique sociale en pays mursi (Éthiopie)**

Préface de Philippe Descola.

Milan, Mimésis, 2019, 370 p., bibl., tabl., ill. (« Ethnologiques » 2).

LA DOMESTICATION du gros bétail, au fondement de la révolution néolithique de l'Ancien monde, a constitué, dans l'histoire de l'humanité, un palier décisif pour définir les notions de valeur, de propriété et de richesse en termes de capital, ainsi que les hiérarchies politiques à l'origine de la formation des États. Pour autant, rien ne semble plus éloigné d'un terreau précapitaliste et pré-étatique que les sociétés d'Afrique de l'Est que Melville Herskovits avait réunies sous la formule générique de *cattle complex*. Ce concept visait à synthétiser les caractéristiques récurrentes dans les cultures nilotiques, marquées par une passion absolue des humains pour le bœuf – Edward Evan Evans-Pritchard parlait même d'obsession bovine dans le cas des Nuer du Soudan –, un animal d'élevage considéré comme un être social à part entière, se trouvant au centre de toutes les interactions, sexuelles et matrimoniales, guerrières et mercantiles, symboliques et rituelles, éthiques et esthétiques, et définissant l'identité des personnes et des lignages. Or, il s'agit là de sociétés parmi les plus démunies sur le plan matériel, dont les membres sont davantage préoccupés par la circulation dans les parcours nomadiques d'un lieu de pâturage à l'autre, ou par les rapports d'identification, hautement ritualisés et rehaussés d'esthétique, entre personnes et

bétail, que par l'appropriation foncière ou l'accumulation d'objets et signes de valeur économique.

Les pasteurs du *cattle complex* sont, au sens propre du terme, des *hommes nus* et, comme le montre Jean-Baptiste Eczet, dans ce livre qu'il consacre aux Mursi (*Muni*, en langue vernaculaire) d'Éthiopie, l'*ethos* du dénuement ne s'est pas érodé : seules les scarifications et, lors des rituels, les peintures corporelles des hommes (soit de boue, soit de bouse, selon le contexte), les bijoux et le labret des femmes, agrémentent les corps humains. Ce n'est que pour satisfaire le goût du pittoresque sauvage des Occidentaux que les Mursi, lorsqu'ils reçoivent un groupe de touristes pour une poignée de birr, se parent de coiffes et d'atours colorés qui ne leur servent, en réalité, qu'à cacher leur identité réelle face à ces regards indiscrets (pp. 151 *sq.*). Outre ces parures éphémères, il y a certes un objet qui témoigne, au quotidien, des contacts que la société mursi entretient régulièrement avec la modernité : c'est la kalachnikov, que les hommes ont désormais adoptée non seulement pour régler les tensions intertribales, mais aussi, plus couramment, pour garder les troupeaux, et même pour la brandir martialement au cours de leurs danses rituelles. La photographie de couverture d'*Amour vache*, d'une violence terrible, montre un pasteur mursi

tenant l'arme automatique au-dessous de son pagne, une tête découpée de bœuf sacrifié gisant à ses pieds.

Jeune ethnologue à l'avenir très prometteur, Jean-Baptiste Eczet a passé douze mois sur ce terrain difficile, durant lesquels il a appris la langue *mun*, et où il s'est courageusement intégré parmi un peuple qui échappe presque complètement au contrôle de l'État et qui ne conçoit et comprend les rapports de sens qu'à travers le bovin. On perçoit avec ce filtre sémantique l'esthétique, bien sûr, sur laquelle l'auteur, remarquable photographe, a porté sa focale, mais aussi l'identification particulièrement complexe et relativiste des personnes et des clans, le langage, la poésie chantée, le rite, la parenté, l'économie, le politique, ainsi que la reproduction sociale, enfin, facteur éminemment critique dans un contexte segmentaire sujet à d'incessantes perturbations et déséquilibres conjoncturels. Aborder un fait social aussi total par l'esthétique pourrait prêter à confusion sur les intentions de l'auteur ; or, loin d'être superficielle, l'approche qu'il propose de la grammaire mursi des couleurs, omniprésente pour définir la relation d'identification des personnes par le biais d'un référent central, les robes du bétail, révèle de nombreux paradoxes qui peuvent faire le miel de l'anthropologue, mais aussi précipiter sa perte dans un accès symboliste s'il ne s'attachait pas aussi fermement que notre auteur à suivre une méthode rigoureuse.

Le premier et non le moindre de ces paradoxes est que la langue *mun* n'a pas de terme directement traduisible par « couleur » (p. 70), alors que toute la cosmogonie et la sociologie des Mursi font référence aux couleurs. Partant des formules d'identification déroutantes de ses informateurs qui, pour se présenter, déclinent, dans des séries qui semblent en perpétuelle recombinaison, des couleurs bigarrées évoquant pêle-mêle oiseaux, vaches, plantes, personnes, rapports de parenté, Jean-Baptiste Eczet comprend que ce *colour complex* (p. 42) permet de décrire toute sorte de perceptions du monde, non pas sous la forme d'une ontologie sur-

plombante ou d'une sociologie déterministe (p. 36), mais d'un système sémantique de transformations dont le bœuf lui-même est le générateur et le médium. Il y a d'abord la couleur fondamentale (*ree*), liée à la robe du veau donné à l'enfant, la couleur subsidiaire (*kalatange*), d'une autre famille de couleur que la première, et la couleur dérivée (*hamwe*), déterminée par les rapports de parenté. Ces noms-couleurs-bovins, inculqués dès le plus jeune âge, cadrent toutes les interactions dans un système structural englobant et différenciant les genres, les classes d'âge, les humains et les non-humains, et même l'ethnologue qui, pris dans le jeu, reçoit son nom mursi avec l'impératif indisociable d'acquiescer quelques têtes de bétail. Ici, la complexité s'exprime au moyen du bovin, qui impose les grandes distinctions donnant sens à l'existence, ordre à l'univers naturel et social, valeur aux différentes interactions, transactions matrimoniales et transmission de biens symboliques. L'attribution des noms et des couleurs aux individus notamment, renouvelée à chaque passage d'une classe d'âge à une autre, donne lieu à de véritables stratégies (il s'agit pour chacun de voir sa couleur – et donc son bœuf « se répandre sur le monde », p. 101), où l'exigence poétique ne le cède en rien à celle du politique, et dans lesquelles les femmes, garantes de la permanence des couleurs, bien qu'elles soient conduites à en changer avec le mariage, jouent un rôle prépondérant (pp. 91 sq.).

Autre singularité relevée par Jean-Baptiste Eczet : ce bœuf, célébré dans les poèmes<sup>1</sup>, qui fait l'objet de toutes les attentions, est conduit inéluctablement vers la mort, suivant un mode sacrificiel totalement dépourvu de cérémonial et de référence à une entité suprahumaine à laquelle l'animal serait offert. Judicieusement, l'auteur réfute à cet égard aussi bien le symbolisme abstrait de Evans-Pritchard que les approches perspecti-

1. Ce trait pourrait justifier une anthropologie comparative en soi : pourquoi les sociétés pastorales, un peu partout, chantent-elles le bétail ?

vistes dans l'air du temps, qui ne permettent pas de comprendre ces sacrifices massifs de bétail car, si « les hommes se pensent à l'aide des bovins, [...] les bovins n'ont que faire des hommes et ces derniers ne leur demandent rien » (p. 238). Simplement, le sacrifice intervient pour rétablir un équilibre (fréquemment) perturbé par les circonstances : meurtre, adultère, bagarre, famine, autant d'impondérables que l'ethnologue a vécus avec ses hôtes. Le fauteur de trouble doit alors renoncer publiquement au bœuf qui l'identifie, afin de reconstruire ensuite sa personnalité et, avec elle, réparer la société affectée et assurer sa continuité.

Sensible aux conséquences structurelles des événements, Jean-Baptiste Eczet adopte un point de vue praxéologique et cognitiviste pour comprendre pourquoi l'attachement à cet animal a pour corollaire sa mise à mort. Ainsi associe-t-il, par une observation ethnographique très fine, les pratiques de scarification des humains, de perforation labiale des femmes pour le port ritualisé du labret, à la modification personnalisée des formes de cornes des bestiaux au cours de leur croissance – formes que les hommes reproduisent avec leurs bras lors des danses cérémonielles afin d'affirmer publiquement leur personnalité. Les bovins eux-mêmes peuvent être scarifiés, par des entailles aux oreilles et, dans certains cas, par un graphisme porté sur le corps (p. 226). Mais, par opposition au marquage de l'élevage au fer rouge en Occident qui impose à chaque troupeau, considéré comme une communauté indistincte, un signe de propriété qui le rattache à un seul individu ou à son lignage privatif, la scarification du corps du bœuf mursi ne s'applique qu'à un seul type d'exemplaire (caractérisé par sa robe gris-vert-bleu) qui signale le cheptel mursi dans son ensemble et, partant, la communauté des humains tout entière. Cependant, la valeur plastique de l'animal

scarifié n'implique aucune plus-value symbolique ou économique; celui-ci porte trois motifs que l'on retrouve sur le corps des humains et dans la pratique rituelle, et qui signifient respectivement « duel », « meurtre » et « mise à mort », autant de thèmes qui scandent l'existence de cette société, autant de « signes idéomorphes pour dire les histoires des hommes » (p. 231). Là se trouve peut-être, outre l'*habitus* sacrificiel, le paradigme cognitif majeur qui exclut de l'univers mursi la possibilité même de l'acculturation capitaliste à partir de l'appropriation individuelle des moyens de production, en dépit d'une histoire qui ne fait que rapprocher, inéluctablement, cette société segmentaire de l'univers du marché et de l'argent. En outre, la chronique inédite qui compose les deux dernières parties du livre, laissant libre cours à la parole des acteurs engagés dans des débats publics en temps de crise, à la suite de plusieurs homicides et d'un retard dans la récolte du sorgho, montre bien que la recherche obstinée du consensus, par la médiation du sacrifice bovin et d'orateurs qui parlent autant qu'ils marchent, comme dans une chorégraphie rituelle, face à la société tout entière, maintient les Mursi dans une éthique politique de démocratie directe clairement assumée qui les préserve de l'attraction étatique.

On l'aura compris, Jean-Baptiste Eczet signe là, déjà, un grand livre, qui fera date et qui en appelle d'autres; il nous reste à souligner la qualité des graphiques et de la reproduction des clichés, et à regretter, seul petit bémol, que cette luxueuse publication ne bénéficie pas d'un travail de relecture plus attentif de la part des éditions Mimésis – c'est le mal du siècle dans ce secteur –, qui aurait permis d'éviter de fâcheuses coquilles dans un texte pourtant aussi brillant que passionnant.

Frédéric Saumade